

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com

hippodrome
 DOUAI scène nationale

TU N'AIMERAS POINT

Haim Tabakman

Né en 1975, Haim Tabakman, a fait ses études à l'Université de Tel Aviv

dans le département Cinéma et Télévision.

En 2003, son premier court métrage,

Free Loaders, est sélectionné au Festival de Cannes (Cinéfondation), et aux festivals de Karlovi Vary et de Montpellier.

En 2004, le court-métrage *The Poet's Home* est de nouveau sélectionné parmi les films de la Cinéfondation au Festival de Cannes.

Haim Tabakman a été aussi le monteur de plusieurs films, dont *My Father, My Lord* de David Volach.

Tu n'aimeras point (Eyes wide open),

sélectionné au dernier Festival de Cannes dans la section « Un Certain Regard », est son premier long-métrage.

t

2009 (sortie France : 2 septembre 2009) - Israël / France - couleur - 1h30 - VO

film de **Haim Tabakman**

d'après une histoire originale de **Merav Doster** - image : **Axel Schnepat** - montage : **Dov Steuer** - décors : **Avi Fahima** - costumes : **Yam Brusilovsky** - musique : **Nathaniel Mechaly** - son : **Gil Toren** - production : **Pimpa Film Productions, Riva Filmproduktion et Totally** - producteurs : **Rafael Katz, David C. Barrot, Isabelle Attal et Michael Eckel** - distributeur : **Haut et Court**.
 avec : **Zohar Strauss** (Aaron), **Ran Danker** (Ezri), **Tinkerbelle** (Rivka), **Tzahi Grad** (Rabbin Vaisben), **Isaac Sharry** (Mordechai).

COURT MÉTRAGE : DES MAJORETTES DANS L'ESPACE

1996 - France - couleur - 6mn

de **David Fourier** (réalisation et scénario) - image : **Pierre Stoeber** - montage : **Fabrice Rouaud** - son : **Renaud Michel** - production : **Haut et Court**

avec : **Elise Laurent, Aurélien Bianco, Jean-Marc Delacruz, Cléo Delacruz, Olivier Laville**

À l'origine du film, il y a une grande colère. Contre l'homophobie, contre l'irresponsabilité des autorités politiques et religieuses, contre le fait que des jeunes gens continuent de mourir du Sida, contre l'intolérance, contre les discours absurdes et criminels.

Film-tract, fantaisie citoyenne légère et grave, cri de colère, ce court révèle le tempérament frondeur d'un réalisateur qui confirma ensuite, dans la forme courte, un sens aigu du burlesque. Même si le personnage principal évoqué et moqué dans le film n'est plus (Jean-Paul II), le fonds reste d'une criante actualité et la colère qui sourd du film demeure toujours aussi salutaire. **R.A.D.I.**

Inutile d'aller chercher midi à 14 heures pour expliquer la présence récurrente du cinéma israélien sur les écrans : elle tient au surprenant réservoir de talents sur un petit territoire et à la puissance critique dont les réalisateurs témoignent à l'égard des maux du pays. Le premier long métrage de Haim Tabakman, *Tu n'aimeras point*, remarqué en mai au Festival de Cannes, possède à très haute dose ces deux vertus.

Le sujet du film n'y va pourtant pas avec le dos de la cuillère ; il offre même toutes les raisons de s'inquiéter. Un boucher ultraorthodoxe de Jérusalem, marié et père de famille, s'éprend avec une passion irrépressible d'un jeune étudiant d'une école talmudique. Familier des grincements politiques et des couples improbables (militaires homosexuels, idylle israélo-palestinienne...), jamais le cinéma israélien n'était allé aussi loin dans ce que l'on pourrait tenir pour une scabreuse provocation. Il faut donc voir le film pour prendre la mesure d'une œuvre sensible et subtile, qui ne simplifie rien, et qui parvient à nous attacher, comme si de rien n'était, à son récit et à ses personnages. Il y a là, au vu de la délicatesse et du péril du sujet, la matière d'un exploit. Aaron, boucher d'une communauté de stricte obédience cloîtrée dans un quartier réservé de Jérusalem, vient de perdre son père. Tandis qu'il rouvre la boutique sous une pluie battante, un jeune homme venu d'ailleurs, étudiant talmudique en quête d'un travail et d'un logement, s'y abrite. À la recherche d'un employé, le taciturne Aaron finira par engager Ezri, en le logeant provisoirement dans sa boutique. Le mystère qui entoure Ezri, sa beauté ténébreuse, la liberté intérieure qu'il s'autorise à l'égard du joug de la Loi juive, ouvrent insensiblement en Aaron, réglé comme un métronome sur les commandements de sa foi et les us de sa communauté, une brèche qui se transforme bientôt en abîme.

La boucherie deviendra le lieu où les deux amants se cachent, avant que la rumeur puis le scandale et les menaces ne finissent par les déloger, plaçant Aaron devant le choix de la rupture familiale et sociale ou du renoncement à sa passion. Ce développement narratif ne procède pourtant pas de ce moment attendu où le réalisateur abattrait ses cartes pour mieux stigmatiser l'obscurantisme de la religion.

Ici, chacun a ses raisons, et le personnage d'Aaron est aussi sincère dans l'amour qu'il porte à sa femme que dans la passion qui l'attire vers Ezri, dans l'adhésion à sa foi que dans le désir qui le pousse à la transgresser. Ce que montre en revanche très finement le film, en faisant du personnage et plus encore du corps d'Aaron le lieu privilégié de cette tension, c'est cette limite au-delà de laquelle les deux logiques se révèlent inconciliables.

Et la démonstration n'est aussi convaincante que parce qu'elle passe par les moyens de la mise en scène plutôt que par ceux du discours. Tout dans l'évocation des mœurs communautaires trahit ainsi l'assujettissement volontaire à une loi qui maintient le corps et la nature dans la sphère de la spiritualité et du rituel : l'exiguïté de l'espace, l'absence d'horizon, les couches de vêtements superposés sur la chair, la codification de l'acte sexuel, le foulard de la femme masquant une somptueuse chevelure, le strict respect de la moralité et des apparences.

Tout, dans la relation qui unit les deux hommes, renvoie en revanche au dérèglement, mais aussi à la libération du désir : la baignade dans la source, la reconquête de la nudité et du dépouillement, la flamme d'un baiser dans une chambre froide, la spontanéité des gestes, l'oubli de soi-même et du monde.

D'avoir fait du personnage d'Aaron un boucher n'est pas anodin, au regard de la tradition juive. Car sa fonction, qui consiste à cachériser la viande en la vidant de son sang, en fait un homme qui se situe à la croisée du pur et de l'impur. Que par une piquante ironie, Aaron se nomme par surcroît Fleischman - ce qui signifie au sens propre « boucher » et au sens étymologique « l'homme de la chair » - inscrit jusque dans son nom le conflit qui le traverse.

Il y a d'ailleurs quelque chose de la parabole dans ce film épuré, qui fait du personnage d'Ezri une sorte de tentateur, incarnation de ce corps désirable qui serait - au contraire du christianisme dont on perçoit des résonances dans la remarquable composition musicale de Nathaniel Mechaly - comme l'ange déchu du judaïsme. Voici en tout cas un film qui, après *Kadosh* (1999), d'Amos Gitai, *Avanim* (2004), de Raphaël Nadjari, et *My Father, My Lord*, de David Volach, témoigne avec acuité de l'épineux problème des rapports entre laïcité et religion en Israël, enjeu dont la résurgence frappe aujourd'hui à toutes les portes.

Jacques Mandelbaum - Le Monde

« Quoi? Une histoire d'amour entre deux bouchers religieux dans le quartier ultraorthodoxe de Jérusalem?! » Oui, exactement, et c'est fou comme cette histoire fait du bien. Au départ, ce n'était pas gagné. Ni pour le film, qui démarre bien mais semble retenu par des ceintures de sécurité fermement sanglées qui lui donnent un petit air de théâtre plutôt que de cinéma. Ni pour l'histoire d'amour, à laquelle se refuse d'abord Aaron, l'aîné des héros, père de famille respecté de sa communauté qui l'appelle « le Juste » et qui, jusqu'à ce jour, n'a jamais dévié de son hétérosexualité. Mais les assauts du jeune Ezri, le trouble qu'il provoque, sa splendeur aussi, finissent bientôt par le faire vaciller.

Longtemps, le film reste aussi chaste que ses personnages, tous deux adeptes d'un judaïsme très traditionnel, jusqu'à ce que l'appel de la chair ne puisse plus être contenu par aucune force, fût-elle sociale, familiale ou religieuse. Et jusqu'à ce que cède enfin la censure ultime, la plus puissante la négation de ses désirs par Aaron. D'une certaine façon, l'effet est mécanique: plus la défiance extérieure s'exerce à l'encontre des amants en devenir, plus l'appel de la chair oblige. Soupape des corps par où se vide, se crève comme un ballon, l'insoutenable pression du social. Malgré leur discrétion, Aaron et Ezri deviennent les cibles des fondamentalistes du quartier (éloquentes scènes où des « brigades d'honneur » viennent jusque dans les foyers menacer du pire les brebis égarées). Sur les murs des ruelles antiques, fleurissent des affiches dénonciatrices: « Une infamie entre hommes impurs se produit dans notre quartier. Ne fréquentez plus cette boucherie. » Vitrine brisée, pétage de gueule, la nuit, au coin d'une rue, boycott : des mœurs qui en rappellent d'autres, et qui s'appellent fascisme... Pas besoin de faire un dessin : tout le monde aura compris le potentiel explosif de *Tu ne tueras point* dans ce pays, Israël, où la Gay Pride provoque des émeutes, mais qui est aussi le pays qui envoie un transsexuel, Dana International, le représenter au concours de l'Eurovision (et qui le gagne!).

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce film, le premier de Haim Tabakman, se présente sous l'apparence d'un brûlot. Au contraire, et c'est là une forme de sa supériorité, jamais le cinéaste ne s'égare dans la provocation ou le coup de force outrageant. Il s'en tient à un programme révolutionnaire feutré : faire valoir, montrer et démontrer que oui, cette chose qui s'appelle l'homosexualité masculine existe. Y compris dans cette microsociété juive orthodoxe qui n'accepte pas d'en discuter. « C'est la grande tragédie de ce genre de vie, explique le metteur en scène dans sa note d'intention. Les religieux ne considèrent pas l'homosexualité comme un péché ; ils ne reconnaissent tout simplement pas son existence. Dans le Talmud, il est écrit que les fils d'Israël ne sont même pas suspects de faire cela... » La conclusion de *Tu ne tueras point* n'est pas super optimiste. Mais les applaudissements nourris qui l'ont accompagnée lors de la projection à Cannes donnaient, eux, un magnifique espoir.

Olivier Séguret - Libération (Cannes 2009)

L'intrigue pourrait sembler banale, mais elle se déroule dans le quartier juif ultra-orthodoxe de Jérusalem où les hommes, vêtus de noir, respectent jusqu'à l'obsession les règles draconiennes de vie imposées par le Talmud sous peine d'être bannis. L'homosexualité y est, littéralement, innommable, car inconcevable...

Pour vivre heureux, les deux amants n'ont donc d'autre solution que de vivre cachés. La solitude d'un lac à l'extérieur de la ville, l'isolement de la chambre froide à l'intérieur du magasin sont leurs refuges, deux lieux de purification casher qui participent de la tension, omniprésente, entre l'impur et le sacré. Le soin apporté à la description des rites quotidiens, la rigueur de la mise en scène évitent tout sentimentalisme. Les cadrages oppressants dessinent les murs d'une prison où chaque individu serait sous la surveillance permanente des autres membres de la communauté — superbe séquence où un reflet fugitif révèle la présence d'un groupe de religieux dans une rue en apparence déserte. L'étauffement ressenti par les personnages est si bien rendu que le spectateur finit par l'éprouver à son tour. Cela n'empêche pas une émotion croissante. Le mérite en revient pour une large part aux comédiens. Toute la douceur, puis la détresse du monde se lisent dans le regard de Zohar Strauss, formidable interprète du boucher troublé par la jeunesse désespérée d'Ezri (Ran Danker) et par l'incompréhension, non moins douloureuse, de son épouse (Tinkerbell).

Tu n'aimeras point ne se laisse pas facilement aimer, mais sa beauté s'impose.

Samuel Douhaire-Télérama - septembre 2009

CINÉVÉNEMENTS MARDI 20 OCTOBRE À 20H30
À CÔTÉ 2009 - FRANCE - COULEUR - 1H32
DOCUMENTAIRE DE STÉPHANE MERCURIO

Le film raconte la prison, mieux sans doute, et s'en est troublant, que n'importe quelle incursion carcérale. Tant les vies arrêtées de celles qui attendent en disent long sur les mécanismes de déconstruction à l'œuvre en détention.

À côté réussit un pari risqué : dire l'inhumain sans jouer avec l'émotion.

Libération

SEANCE CINÉ-DROIT EN COLLABORATION AVEC L'ASSOCIATION ARC-EN-CIEL, L'ANVP (VISITEURS DE PRISON) ET CAUMONERIE CATHOLIQUE

SUIVIE D'UN DÉBAT EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE ET D'ALAIN BLANC, PRÉSIDENT DE CHAMBRE À LA COUR D'APPEL DE DOUAI